

CHRISTOPHE GUILLAUMOT

**LE BUREAU
DES AFFAIRES
NON RÉSOLUES**



RAGEOT

Ceci est une œuvre de fiction. Les personnages et les situations décrits dans ce livre sont purement imaginaires. Toute ressemblance avec des personnes, personnages ou événements existant ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Cet ouvrage a été imprimé sur un papier issu de forêts gérées durablement, de sources contrôlées.



Couverture : Laurent Besson

Crédits : © Avi Theret ; Echo Grid ;
Jazmin Quaynor ; Meg.

ISBN 978-2-7002-7782-1

© RAGEOT-ÉDITEUR – PARIS, 2022.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Loi n° 49-956 du 16-07-1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

1.

Elle court. Tous les soirs. Elle ne déroge jamais à la règle. Elle court lorsque le temps est clément, que le soleil fait suer la peau, lorsque gronde le tonnerre ou quand le froid glace les muscles et gèle les cheveux. Et même quand la nuit la surprend en plein hiver, elle court. Chaque jour, une fois son travail terminé, elle emprunte le même chemin qui débute au pied de sa maison, en contrebas de la digue qui protège le quartier d'une montée soudaine des eaux de la Garonne. Elle attrape les escaliers, les monte un à un pour travailler les fessiers puis rejoint la coulée verte qui offre une percée dans le centre de Toulouse.

Son berger des Pyrénées galope à ses côtés, ni trop devant, ni trop derrière, comme elle le lui a appris. C'est fou comme ces chiens écoutent bien leurs maîtres. Des écouteurs sans fil Bang & Olufsen enfoncés dans les oreilles, elle avance au rythme de la musique lancinante

de Billie Eilish. Elle échange des regards avec son chien pour lui indiquer la direction, pas besoin de lancer des ordres, ils se comprennent. Ensemble, ils remontent le fleuve et croisent d'autres joggeurs, des promeneurs, des ados qui s'ennuient et des enfants à vélo ou à trottinette. Parfois, elle fait un geste de la main à certains habitués qu'elle rencontre régulièrement. Ils ne se connaissent pas mais ce sont des visages du quotidien, ni plus, ni moins.

Elle quitte la digue et descend sur les quais à fleur de l'eau. Derrière le dôme de l'hôpital de La Grave, le temps se gâte, des nuages sombres en provenance des Pyrénées s'amoncellent. Un glacier ambulante remballe son attirail, les étudiants partent se réfugier dans les bars à proximité. Les nuages vont pleurer, c'est sûr. Pourtant, elle court. Elle poursuit son tracé qu'elle parcourt en cinquante-neuf minutes exactement. Depuis neuf mois qu'elle s'oblige à faire son jogging, elle ne s'est arrêtée qu'une seule fois, lorsque des grêlons gros comme le poing tombaient de cumulonimbus hauts dans le ciel. Elle avait dû se réfugier sous un pont tandis qu'ils rebondissaient sur le sol et coloraient de blanc les pelouses. La tôle des voitures imitait les tam-tam, les pare-brise s'étoilaient, la grêle ravageait tout. Elle avait dû attendre une bonne demi-heure avant de pouvoir déguerpir de son abri. Depuis, elle vérifie la météo sur une appli de son portable avant d'enfiler ses baskets. Aujourd'hui, il n'y aura pas de tempête, juste une pluie continue. Elle s'est habillée en conséquence, un sweat imperméable avec une capuche, un

bas de jogging moulant et des chaussures de trek à semelles crantées pour la boue. C'est un peu chaud pour ce début d'automne, mais l'eau du ciel est froide en toutes saisons ici.

Elle dépasse le Pont Neuf, admirant les dégueuloirs des piles de pont qui créent sept arches au-dessus du fleuve pour permettre de joindre les deux rives. Un peu plus loin, la guinguette sur l'eau fermera bientôt ses portes jusqu'au prochain été.

Son souffle est bon, elle est en forme, cet exercice quotidien lui permet de manger à volonté, sans se priver, sans surveiller son poids ni s'inquiéter de ne plus entrer dans ses pantalons.

Le pont qui relie la rive droite à l'île du Ramier est franchi, l'endroit sera bientôt le poumon vert de la ville, enfin c'est ce que dit le maire. Elle court sur le trottoir, son chien à ses basques, Billie Eilish et son Copycat dans les oreilles. Une centrale hydroélectrique, un camp de réfugiés sous des abris précaires, le centre expo en cours de destruction, la piscine Nakache, le Stadium avec ses projecteurs aveuglants, les résidences étudiantes, défilent sous ses yeux. Elle tourne à droite et prend un chemin de terre qui s'enfonçe dans la forêt juste avant l'énorme bâtiment abritant le casino.

Les premières gouttes tombent çà et là, de grosses gouttes qui en annoncent d'autres. Elle remonte la fermeture Éclair de son sweat et se protège la tête avec sa capuche. Le berger des Pyrénées ne semble pas remarquer la dégradation du temps. Maintenant il pleut dru et il faut plisser les yeux pour voir devant soi.

Elle entre dans la forêt et laisse son chien s'égayer dans les branchages. C'est son moment de liberté, le temps qu'elle fasse son circuit, lui fouille les taillis, sent les traces du gibier qui s'aventure aux frontières de la ville. La pluie ne cesse pas, au contraire, les feuilles ploient sous l'eau, les flaques deviennent des mares qu'il faut contourner.

Elle se demande si elle n'aurait pas dû annuler cette sortie, mais ce n'est pas son genre de reculer face à l'obstacle. Ses chaussettes sont trempées, elle risque de découvrir des ampoules à ses orteils lorsqu'elle prendra son bain chaud au retour. La luminosité baisse, comme si c'était la nuit, comme si quelqu'un avait tourné le variateur d'intensité d'une ampoule. Les grands arbres deviennent des formes macabres, leurs branches sont des bras qui voudraient vous retenir. Elle n'y prête pas attention, elle court. Elle n'est pas du genre à avoir peur, même si elle pourrait se penser dans un décor de film d'horreur. Elle accélère pour quitter au plus vite ces bois qui d'habitude lui procurent une bouffée d'oxygène, loin des voitures polluantes, du bruit des camions de chantier et des murs de béton qui gangrènent la ville.

Splash!

Elle n'a pas fait attention, elle ne sait pas comment elle s'est débrouillée, une racine l'a peut-être fait chuter, elle se retrouve la tête dans une flaque d'eau. Ses vêtements sont pleins de boue, son visage est maculé de terre et ses mains sont égratignées. Elle peste puis se relève, honteuse, comme pour ne pas être vue par des promeneurs. Mais qui pourrait bien être là par ce temps?

Elle enlève sa capuche, ôte ses écouteurs et met l'arête de sa main contre son front pour mieux voir. La pluie annihile les autres bruits, les oiseaux se taisent, elle n'entend même plus son chien à proximité.

– Thor!

Pas de réponse. Où est passé ce chien? Ce n'est pas dans ses habitudes de ne pas répondre.

– Thor! Viens ici.

Elle répète plusieurs fois son appel, elle crie même, mais rien n'y fait, son chien n'est pas là. Elle regarde autour d'elle, il doit être en train de creuser le terrier d'un lapin. L'eau glisse le long de sa colonne vertébrale et un premier frisson lui glace le sang.

– Thor! Viens, mon chien. Viens!

Elle rebrousse chemin. Siffle comme l'éducateur canin le lui a appris. Son cœur cogne à l'intérieur. Elle est inquiète.

– Kaï!

Il est là. Quelque part dans ces taillis, elle l'a entendu gémir. Elle se précipite.

– Thor! Je suis là, mon chien. J'arrive.

Il est peut-être tombé dans un piège de braconnier. Elle imagine l'une de ses pattes croquée par des lames acérées. Du sang tachant son superbe pelage. Comment fera-t-elle pour l'aider? Elle invente des scénarios tout en fouillant de sombres fougères qu'on prendrait pour des hommes malveillants dans cette soudaine pénombre.

– Thor!

Il est là. Tremblant. Couché sur le dos. La gueule ouverte, les yeux révulsés. Il a vomi son repas,

elle reconnaît les croquettes qu'elle lui a données ce matin. Elle se jette par terre et tente de refréner ses tremblements.

– Qu'est-ce qui se passe? Qu'est-ce que tu as mangé?

Ses convulsions sont de plus en plus violentes. Il faut qu'elle l'emmène chez un vétérinaire. Vite! Elle voudrait le soulever, ne sait pas comment l'attraper. Il est trop lourd pour elle, trop lourd pour qu'elle le porte jusqu'au bord de la route.

Son attention est attirée par une branche que l'on casse, à quelques mètres de là, un joggeur engoncé dans un K-Way foncé suit le layon.

– Monsieur! Au secours! Vite, aidez-moi.

L'homme ne l'entend pas avec la pluie et sa capuche sur la tête.

– Au secours! S'il vous plaît!

Enfin, il tourne la tête. Elle est en panique, elle fait de grands signes pour qu'il la rejoigne. En quelques foulées, il arrive à sa hauteur.

– Mon chien fait un malaise. Il faut l'emmener chez un vétérinaire, mais je n'arrive pas à le porter.

L'homme regarde la bête toujours secouée par de sévères convulsions. Sa capuche à visière dissimule son visage. Il passe derrière la joggeuse pour se rendre au plus près du berger des Pyrénées.

Une piqûre. Elle met sa main sur son cou comme lorsqu'un moustique vous pique par surprise un soir d'été.

– Qu'est-ce que...

Elle se retourne. L'inconnu tient une seringue dans sa main. Il ne la dissimule même pas.

– Vous... Vous m'avez droguée ?

Elle ne voit pas ses yeux, distingue un sourire sur ses lèvres. Sa vision se brouille. Elle ne sait pas ce qui se passe, elle doit fuir. Ses jambes ne la portent plus. Elle s'effondre à quelques mètres de Thor. Elle entend le rire du monstre qui la domine. Ça résonne dans sa tête, les images se déforment. À quatre pattes, elle tente de s'enfoncer dans des herbes hautes. Elle sent qu'il l'agrippe par un pied et qu'il l'attire à lui. Ses ongles raclent la terre. Elle aimerait se défendre, mais elle ne commande plus ses membres. L'homme est au-dessus d'elle, elle sent son haleine aillée. Ses mains viennent à elle, il va l'étrangler. Elle aimerait crier, mais ses lèvres ne remuent pas. Il pose deux doigts sur sa jugulaire pour prendre son pouls. Elle transpire. Que lui veut ce type ? C'est un cauchemar, elle va se réveiller, Thor à ses côtés. L'inconnu prend son temps, il regarde sa montre. Ici, personne ne viendra le déranger.

– Je crois que je n'ai pas mis assez d'anesthésiant, dit-il. J'ai bien peur que tu ne t'endormes pas.

Elle panique, emprisonnée dans ce corps qui ne répond plus.

– Oh, ne t'inquiète pas, ajoute-t-il. Tu ne vas rien sentir.

Il sort de sa poche un long couteau, une sorte de scalpel peut-être et, en une fraction de seconde, elle distingue son propre visage dans la lame. La peur se reflète, la peur s'intensifie. Il va la tuer, c'est sûr. La lame glisse sur sa joue, une fine entaille fait pleurer une goutte de sang. Le scalpel passe derrière l'oreille, suit

ses contours. Il répète son geste comme le golfeur joue de sa canne avant de frapper la balle. Elle voudrait perdre connaissance, ne pas connaître la suite, mais ses yeux restent définitivement ouverts.

– Attention, dit-il, le sourire toujours aux lèvres, le spectacle va commencer!

2.

L'orage stagne sur le lycée alors que la sonnerie de fin de cours résonne dans les couloirs. Les élèves sortent en nombre, tous pressés de s'enfuir. Certains enfilent des combinaisons de pluie pour enfourcher leur vélo ou leur scooter, d'autres courent, sac à dos sur la tête, jusqu'à l'arrêt de bus le plus proche. Quelques parapluies s'ouvrent pour celles qui refusent les frisottis. Les plus âgés rejoignent le parking où sont garées leurs voitures : des Citroën Saxo rouillées, des Peugeot 208 cabossées et quelques rares Fiat 500 et Volkswagen Polo pour les plus aisés.

Gaspard peste. À seize ans, il n'a aucun moyen de locomotion. Il lui faut une quarantaine de minutes à pied pour gagner sa maison avec l'ascension de la colline de Jolimont. Et tout ça sous la pluie !

Il réfléchit quelques minutes abrité sous le préau, jette un œil à l'heure sur son téléphone. Jade a bientôt

terminé ses cours, il va l'attendre. Elle traîne souvent avec sa nouvelle amie Jeanne qui possède une Twingo. Peut-être acceptera-t-elle de faire un détour pour le déposer chez lui.

En regardant la pluie ruisseler sur les murs, il se remémore l'année passée. Cette année de seconde où ils se sont rencontrés. Jade faisait ses premiers pas à Toulouse, ses parents venaient d'être mutés à Airbus. Elle ne connaissait personne encore lorsqu'elle avait choisi de s'asseoir à côté de lui à la première heure de cours. Il avait admiré ses longs cheveux noirs aux pointes bouclées, ses yeux noisette qui semblaient lire en lui, et cette bouche pulpeuse pas avare de sourires. Ils avaient parlé de tout et de rien, des bobos de leur vie, de leur famille, des séries qu'ils avaient vues en oubliant d'écouter leur professeur. Très vite, ils ne s'étaient plus quittés. D'autres garçons avaient tenté leur chance, mais Jade les avait tenus à distance, réservant l'intimité de ses pensées à Gaspard. Il se souvient de leur fou rire en classe qui lui avait valu deux heures de colle, des blagues qu'ils se faisaient chacun à leur tour, de la complicité qui naissait et grandissait jusqu'à ce que les mains s'effleurent, se touchent, jusqu'au premier baiser un soir, là même où il se tient.

Son pied shoote dans un caillou qui rebondit jusque dans une flaque d'eau. Ses idées sont aussi noires que les nuages. Jade l'avait mis en garde, mais il ne l'avait pas écoutée. Ses notes plongeaient, il ne pensait qu'à la retrouver, il était « canard » comme disaient ses potes du quartier.

– Si tu continues comme ça, tu vas redoubler et nous serons séparés, lui avait-elle dit.

Mais le retard pris n'était plus rattrapable. Jade l'aïdait à faire ses devoirs, elle acceptait qu'il copie sur elle pendant les examens, elle lui soufflait les bonnes réponses lorsqu'un professeur l'interrogeait à l'oral. Tous ces efforts n'avaient pas suffi. Le couperet était tombé par un bel après-midi de juin : redoublement, avait prononcé le conseil de classe.

– Ça ne change rien, avait-il dit à Jade. On se verra durant les pauses. Sans toi, je serai peut-être plus attentif en cours.

Il se trompait. Tout change lorsque l'on ne fréquente plus les mêmes personnes, lorsque l'emploi du temps diffère. Peu à peu, chacun a vécu sa vie, avec ses obligations, ses moments de détente et ses histoires d'amour. Gaspard rumine ça dans la tête, il sent que ce n'est plus pareil entre eux, que les sentiments de Jade à son égard s'estompent. Il aimerait inverser la tendance, il s'en veut de ne pas l'avoir écoutée. Il ne peut ni modifier le passé, ni changer le présent.

Il recule d'un pas pour se mettre un peu plus à l'abri car le vent pousse la pluie à l'horizontale. Jade devrait être sortie depuis longtemps. Elle sait qu'il l'attend là, à la latitude et à la longitude précises où ils se sont embrassés pour la première fois. Il essaye de garder ce délicieux souvenir en mémoire, mais sa jalousie l'efface au profit de scénarios où d'autres garçons le remplacent. Bon sang, où est-elle ? Il envoie plusieurs messages sans réponse, il surveille ses posts, ses

stories, mais aucune information ne transpire. Trois quarts d'heure maintenant qu'elle devrait être là et cette satanée pluie qui ne cesse de tomber.

Il pourrait resquiller dans le métro mais les contrôleurs sont de plus en plus nombreux dans les couloirs et les rames. Il lève les yeux au ciel. La valse des nuages n'augure rien de bon.

– Gaspard!

Il sourit. Jade et Jeanne le rejoignent enfin sous le préau.

– Tu es encore là? Tu vas attraper un rhume.

– Je t'attendais.

Elle lui dépose un baiser sur la joue, il devra s'en contenter.

– Nous étions à la cafèt, on prenait un chocolat chaud avec les garçons. On doit rendre un exposé sur le réchauffement climatique. Ça comptera pour le Bac.

Il fait un signe de la tête comme s'il comprenait et se dispense de demander pourquoi elle n'a pas répondu à ses messages.

– Et toi, comment va ta seconde seconde? demande Jeanne, un brin moqueuse.

– Je gère. Il y a vraiment une bonne ambiance cette année, ment-il.

Gaspard ne supporte pas sa nouvelle classe, où il a l'impression de côtoyer des gamins. Les filles se chamaillent pour des photos publiées sur les réseaux sociaux, les garçons ne pensent qu'à parier sur les sites sportifs et à faire des blagues aux professeurs pour se rendre intéressants auprès d'elles.

– Dites, je voulais savoir si vous aviez le temps de me ramener chez moi vu la pluie, demande-t-il en regardant les nuages.

– On est mardi, Gaspard, répond Jade. Tu sais bien que nous avons notre cours d'improvisation. Nous sommes déjà en retard.

– Ouais, faut qu'on se presse si on veut pas se faire engueuler par la prof.

– Vendredi soir, on fait une battle en public. J'espère que tu viendras me soutenir.

Jade lui dépose un nouveau baiser sur l'autre joue et elles se sauvent en direction du parking. Il se retrouve seul, abandonné et désespéré. Il met quelques minutes à digérer ce vide qui maintenant les sépare. Puis il baisse la tête et sort de son abri. La douche est froide. Il est en colère. Il a envie de tout casser, de se battre, de trouver un responsable à la situation dans laquelle il s'englue. Tout est sa faute. Quarante minutes sous cette eau, il va attraper la mort. Il lui faut trouver une solution.

Il dépasse une boulangerie où des chouquettes le narguent dans une vitrine lumineuse et soudain, une idée lui vient. Il saute par-dessus l'eau qui stagne contre le trottoir, traverse la rue et vient s'installer sur le banc de l'arrêt de bus. D'ici, il peut surveiller au sec les allées et venues des clients. Il n'a plus qu'à attendre le type pressé qui, au lieu de fermer sa voiture à clef, les laissera sur le contacteur, moteur tournant, le temps d'aller acheter une baguette. Plusieurs fois il s'est dit qu'il serait facile de voler une voiture,

mais jamais il n'a mis son idée à exécution. Ce soir, quoi qu'il lui en coûte, il rentrera au sec à la maison. Pourquoi serait-il toujours le loser de service ? La vie ne lui fait pas de cadeaux, alors il va se les offrir. Il n'a jamais conduit une voiture, mais il a quelques notions en jouant à *WRC 9* sur la PS4 de Mickey, son voisin. C'est le moment de les mettre à profit. Aujourd'hui est un grand jour. C'est décidé, Gaspard va conduire.